

La zone guinéenne : situation générale

(*chapitre rédigé en 1977*)

Thurstan Shaw

J'ai naguère qualifié le millier d'années qui a précédé l'an 1 000 en Afrique occidentale de « millénaire du silence »¹. J'ai souligné combien ce silence est grave pour notre connaissance de l'histoire, puisqu'il recouvre les périodes de gestation des royaumes et des centres religieux apparus ultérieurement et dont nous pouvons percevoir l'existence à la fin du millénaire ou au début du suivant. Cet abîme de silence porte dans l'ensemble sur une période trop longue pour que les traditions orales nous permettent de l'explorer²; les données archéologiques nous renseignent bien plus sur les quelques millénaires précédant l'ère chrétienne que sur celui qui l'ouvre. Ce fait tient en partie au hasard ou à la nature des sites explorés par les archéologues, mais s'explique peut-être aussi par un changement intervenu dans le mode de vie des populations, changement à la suite duquel leurs traces échappaient davantage à l'attention des archéologues (voir ci-dessous p. 5). Pour les siècles qui suivent, en revanche, non seulement nous commençons à disposer de données historiques, mais la corrélation entre les œuvres d'art et la centralisation des institutions sociales et politiques a suscité l'intérêt des archéologues et des historiens de l'art. Quoi qu'il en soit, il s'agit d'essayer de rassembler le plus grand nombre possible d'éléments; cela peut consister quelquefois simplement à enregistrer des données, sans pouvoir les interpréter clairement ni les regrouper dans une vision plus synthétique des choses.

1. Voir Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. I, chap. 24.

2. D. P. Henige, 1974.

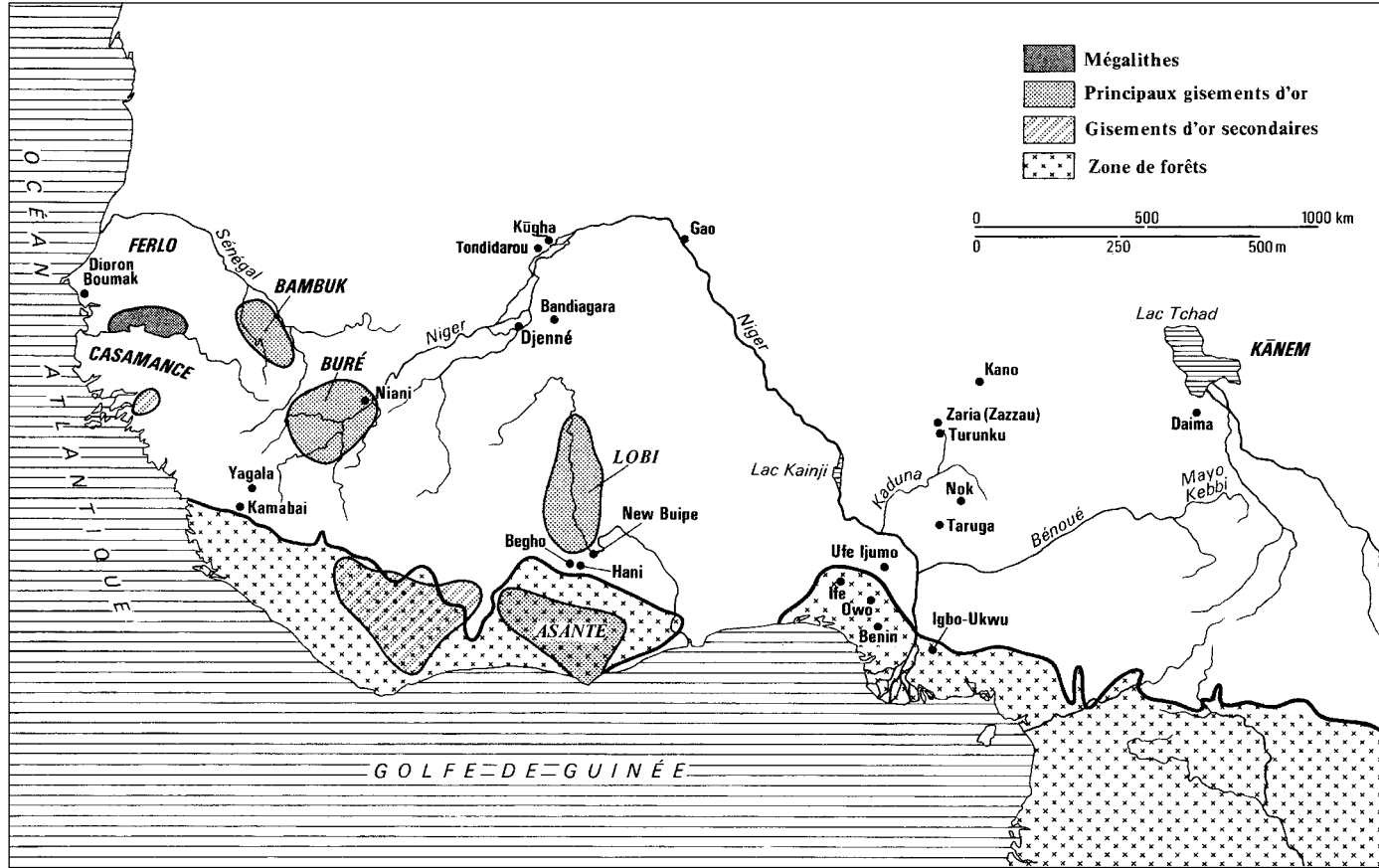
La diffusion de l'agriculture

Les débuts

La période qui nous occupe est marquée par un changement fondamental: le passage d'une économie fondée sur la chasse, la cueillette et la pêche à un mode de vie reposant sur l'agriculture et l'élevage — ou du moins dominé par eux, car même dans les systèmes agraires pleinement développés, la chasse, la cueillette et la pêche ont continué à fournir une partie, peut-être importante, de la nourriture. Ce changement ne doit pas être imaginé, dans la zone guinéenne, comme une rupture brutale avec le passé et comme une pratique totalement nouvelle introduite soudainement dans cette partie de l'Afrique, à l'instar de ce qui s'est produit dans beaucoup d'autres régions de l'est et du sud du continent. L'agriculture et la production de nourriture sont vraisemblablement passées par un grand nombre d'«étapes»; au départ, il est bien possible que les premiers semis volontaires de céréales indigènes au sud du Sahara ou dans la partie méridionale de ce qui est aujourd'hui le désert du Sahara lui-même aient été simplement une technique de la dernière chance tentée par des pêcheurs sédentaires ou semi-nomades au cours d'une période d'aridité croissante. Ces populations auraient eu l'habitude de tirer leur subsistance d'un régime composé des ressources aquatiques de leur habitat et des graines récoltées sur les graminées sauvages qui poussaient dans les environs. Il est probable qu'à mesure que les étendues d'eau propices à la pêche reculaient, la part des graminées dans le régime alimentaire augmentait. L'assèchement continuant, les graminées se sont faites de plus en plus rares et il a fallu aller plus loin pour pouvoir en récolter. L'homme a toujours tendance à s'accrocher au mode de vie qu'il connaît, et pour pouvoir le faire dans une telle situation, il est logique qu'il se soit adapté en faisant pousser les graminées sauvages en plus grande quantité et plus près de son lieu d'habitation, et en plantant des graines à proximité des lacs et des cours d'eau dont le niveau baissait. Que des herbes et beaucoup d'autres plantes poussent à partir des semences produites l'année précédente et tombées sur le sol n'était pas une découverte; c'est une chose que des gens vivant de la cueillette savaient bien. Mais auparavant, il n'était pas nécessaire de provoquer le phénomène, puisque la nature le faisait à la place de l'homme ! Ces plantations artificielles furent d'abord considérées comme un expédient temporaire mais, avec le temps, il devint de plus en plus nécessaire de compter sur elles. Il n'y a donc pas eu de passage brusque de la chasse, de la cueillette et de la pêche à l'agriculture, mais un changement progressif dans les proportions de différents types d'aliments³. A partir du moment où l'homme a systématiquement répandu la culture des céréales, celles-ci ont commencé à subir des modifications génétiques, d'où le processus de «domestication» desdites céréales et leur amélioration destinée à satisfaire les besoins de la culture, de la récolte et de la consommation humaine⁴.

3. T. Shaw, 1974; J. D. Clark, 1976, p.92-93.

4. J. R. Harlan, J. M. J. De Wet et A. B. L. Stemler, 1976*b*, p.6-9.



16.1. La zone guinéenne: lieux mentionnés dans le texte. [Source: T. Shaw.]

L'exploitation du palmier à huile, principale ressource arboricole de la zone guinéenne, offre un autre exemple d'évolution montrant qu'il ne faut pas se représenter le passage de la cueillette à l'agriculture comme un phénomène soudain. Entre ramasser des noix sauvages tombées d'un arbre, empêcher les animaux sauvages de consommer tous les fruits, grimper sur l'arbre pour cueillir la grappe entière, protéger les jeunes pousses naturelles contre les animaux sauvages, les feux de brousse ou les mauvaises herbes, assigner des droits de propriété individuelle ou familiale sur certains arbres ou certaines zones arboricoles, et, finalement, planter des noix de palme, il n'y a, à chaque fois, qu'un faible pas à franchir. Ainsi, le changement n'a pas besoin d'être brutal. Pourtant, à un certain moment, s'est produit le passage de la cueillette des fruits sauvages à la production organisée de nourriture.

Survivance des chasseurs de l'âge de la pierre

Il ne fait pas de doute que, vers le début du VII^e siècle, dans la plus grande partie de la région qui nous occupe, l'homme tirait l'essentiel de sa subsistance des aliments qu'il produisait et non plus de la chasse et de la cueillette; il est possible cependant qu'il y ait eu des populations disséminées, tant dans la savane que dans la forêt, chez lesquelles ce dernier mode de vie se prolongeait. Peut-être la mémoire populaire a-t-elle conservé le souvenir de ces groupes humains des forêts asante (ashanti) du Ghana actuel dans les histoires consacrées aux *mmoatia* [petits hommes]⁵. Dans les données archéologiques qui nous sont maintenant accessibles, on trouve un certain nombre d'exemples de persistance d'un type de technologie de l'âge récent de la pierre bien après l'adoption du métal pour la fabrication d'armes et d'outils par d'autres populations. Les hommes des premiers millénaires de l'âge récent de la pierre ignoraient la poterie et les haches de pierre polie, et étaient indubitablement chasseurs, cueilleurs et pêcheurs; à la fin de l'âge récent de la pierre (ou Néolithique), il semble qu'ils produisaient leur nourriture, mais il est impossible de l'affirmer à partir du simple fait qu'ils connaissaient la poterie et les haches de pierre polie. Il est fort possible, par exemple, que les hommes qui, au XI^e siècle, abandonnèrent leurs outils de pierre dans l'abri sous roche de Yagala, en Sierra Leone, aient été surtout des chasseurs et des cueilleurs⁶.

Il est toujours difficile d'obtenir des témoignages directs sur la pratique de l'agriculture, et c'est en grande partie une question de chance. Les témoignages indirects peuvent s'interpréter de différentes manières: les polissoirs creusés sur des surfaces rocheuses sont presque impossibles à dater, les meules mobiles et les pierres à moudre peuvent servir à d'autres usages que la préparation de la nourriture, et les objets en bois comme les pilons et les mortiers parviennent rarement jusqu'à nous. Cependant, on a retiré de dépôts alluviaux exploités pour l'extraction de l'étain au Nigéria central un solide bâton abondamment gravé, d'environ 1,25 m de long et de 7,5 cm de

5. R. S. Rattray, 1927, p. 25-27.

6. J. H. Atherton, 1972; voir Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. I, chap. 24.

diamètre. On pense qu'il s'agit d'un pilon ou d'un bâton broyeur, et l'analyse au carbone 14 d'un échantillon de bois prélevé sur ce bâton permet de le dater du IX^e siècle⁷.

Plantes cultivées

Les principales céréales de la savane étaient le petit mil (*Pennisetum americanum*), le sorgho commun (*Sorghum bicolor*), et deux variétés de « fonio » (*Digitaria exilis* et *D. iburua*). Dans le Fouta Djallon, une graminée sauvage (*Brachiaria deflexa*) avait été acclimatée, et le riz africain (*Oryza glaberrima*) dominait dans la partie occidentale de la zone guinéenne. Dans les savanes du Sud et les forêts de l'Est, l'igname africain acclimaté formait la base de l'alimentation (*Dioscorea cayanaensis* et *D. rotundata* en particulier). Il est possible que la combinaison des aliments obtenus à partir d'ignames et de palmiers à huile avec des protéines tirées des poissons, des chèvres, du bétail nain et des animaux de la brousse (y compris les escargots) expliquent en partie le peuplement du Nigéria du Sud⁸.

Les maladies

A la même époque, aux environs du VII^e siècle, la fréquence du gène porteur des hématies falciformes aurait fourni aux populations une bonne protection contre le paludisme; il faut dire qu'initialement, l'introduction des méthodes et du mode de vie agricoles aurait augmenté l'incidence de cette maladie⁹. Des groupes itinérants de chasseurs regroupant environ vingt-cinq personnes constituaient un terrain beaucoup moins favorable au développement des maladies endémiques que des groupes plus importants d'agriculteurs sédentaires. En outre, dans le cas du paludisme à *falciparum*, le défrichage et la mise en culture de zones forestières favorisaient la maladie. En effet, le moustique *Anopheles gambiae*, principal vecteur du paludisme à *falciparum*, trouve peu de gîtes de reproduction naturels qui lui conviennent dans la forêt vierge, car il ne se forme généralement pas de mares sur l'humus couvert de feuilles, ou, s'il y en a, la lumière est trop faible pour l'*Anopheles gambiae*, qui pond ses œufs de préférence dans des mares ensoleillées ou bien éclairées. En revanche, les déchets domestiques (comme les Calebasses abandonnées) d'un village agricole fournissent aux moustiques un terrain de développement idéal; quant aux toits et avant-toits des cases couvertes de chaume, ils servent de cachettes obscures pour la journée. On ne sait précisément ni où ni quand la mutation du gène de l'hématie falciforme est intervenue. Si un enfant l'hérite de ses deux parents, il meurt d'anémie à hématies falciformes avant d'atteindre l'âge de la puberté; s'il ne la reçoit ni d'un côté ni de l'autre, il a de fortes chances

7. B. E. B. Fagg, 1965.

8. T. Shaw, 1972, p. 159.

9. F. B. Livingstone, 1958; S. L. Wiesenfeld, 1967; D. G. Coursey et J. Alexander, 1968. Sur les indications données par l'étude des squelettes concernant les cellules falciformes, voir S. P. Bohrer, 1975.

de mourir du paludisme avant sa maturité; mais si un seul de ses parents la lui transmet, il ne mourra pas d'anémie à hématies falciformes et sera protégé, dans une large mesure, contre le paludisme. Lorsque la fréquence de l'hématie falciforme est importante dans une population donnée, c'est qu'on se trouve dans une zone de paludisme endémique; cette fréquence élevée est atteinte en dépit de l'effet léthal qui se produit en cas de transmission du germe par les deux parents, et cela à cause de la protection qu'il offre contre le paludisme. On a calculé qu'il a dû falloir au moins mille cinq cents ans pour atteindre les fréquences enregistrées au nord-est du Nigéria; l'évolution est probablement plus lente dans les régions moins humides. On constate une diminution graduelle du sud au nord de l'Afrique occidentale, l'incidence étant plus élevée dans les régions côtières et déclinant à mesure que l'on progresse vers le nord.

Les différents types d'agriculture et de peuplement

Nous pouvons donc imaginer, au début de la période qui nous intéresse, une population très disséminée d'agriculteurs regroupés en villages. Dans certains cas (voir ci-dessous), la densité de population et l'écologie de la région rendaient possibles des établissements permanents, qui persistaient pendant de nombreuses générations. Dans d'autres régions, les besoins alimentaires des communautés atteignaient un degré tel qu'il était moins coûteux de déplacer le village dans un endroit inculte, ou qui n'avait pas été cultivé depuis un certain temps, que de chercher des terres suffisamment fertiles de plus en plus loin de lui, et c'est ainsi que s'est développé le système de jachère à longue rotation que l'on trouve un peu partout. Là où les villages se sont maintenus pendant des générations, et où les cases en pisé ont été reconstruites tous les dix ou vingt ans sur les restes de celles qui les précédaient¹⁰, le niveau du village s'est élevé au-dessus du sol et il s'est formé un monticule. Les archéologues commencent à savoir repérer ces petites éminences, dont quelques-unes ont été fouillées, mais il faudra y travailler beaucoup plus qu'on ne l'a fait jusqu'à présent avant de pouvoir donner une image cohérente des paysans qui les ont bâties, même pour un secteur restreint. Car la quantité d'informations que l'on peut obtenir en fouillant un seul site est limitée.

L'autre type de village échappe beaucoup plus facilement à l'attention; il n'est repérable que grâce à des tessons éparpillés en surface là où le sol a été retourné par des cultures récentes. Il est impossible à détecter sous la végétation, sauf dans quelques cas où celle-ci présente des particularités significatives. Même là où les emplacements de ces villages ont été décelés, il est probable que les fouilles seront moins fructueuses, vu la faible profondeur de la stratigraphie. C'est la raison pour laquelle nous sommes moins bien renseignés sur les premiers villages d'agriculteurs itinérants que sur les sites occupés par les chasseurs-cueilleurs de l'âge récent de la pierre qui

10. R. J. McIntosh, 1974.

retournaient fréquemment dans des abris sous roche et sous des surplombs rocheux faciles à repérer et à étudier. Les agriculteurs des temps plus récents qui savaient travailler le fer ont souvent utilisé temporairement ces grottes et ces abris sous roche comme refuges ou habitations pendant la durée des travaux agricoles, mais ils ne les transformèrent que rarement en sites d'occupation permanente. Il existe une exception : les grottes des Tellem dans la falaise de Bandiagara au Mali actuel. Le matériel archéologique et les ossements qui y ont été découverts ont fait l'objet de nombreuses études¹¹. Les populations dogon, qui habitent aujourd'hui la région, attribuent les vestiges des grottes aux Tellem, mais disent que ces lieux étaient inoccupés lorsqu'ils sont arrivés, venant de l'ouest. Les datations au carbone 14 indiquent que l'occupation des grottes par les Tellem ne remonte qu'à l'extrême fin de la période qui nous occupe, et qu'elle se prolongea pendant deux ou trois siècles. On supposait autrefois que les Tellem avaient émigré vers l'est, vers la région où se trouve l'actuel Burkina Faso, et qu'ils étaient les ancêtres des Kurumba d'aujourd'hui. Cependant, l'étude anthropologique des squelettes kurumba et tellem indique qu'ils sont génétiquement différents.

La diffusion de la métallurgie

La fabrication du fer

Les paysans utilisaient le fer, que l'on fondait dans l'ensemble de la zone guinéenne à cette époque. Dans certaines parties de cette zone, la réduction du minerai de fer se pratiquait déjà depuis un millénaire. Les dates fournies par le carbone 14 pour le site de Taruga, qui se rattache à la « culture de Nok », indiquent que la réduction du fer y était pratiquée au moins depuis le IV^e siècle avant l'ère chrétienne¹². Un site métallurgique a été fouillé à Hani, au Ghana, et la datation, obtenue par la même méthode, du charbon de bois qu'on y a trouvé associé à des scories et à des fragments de tuyères et de fourneau le situerait au II^e siècle de l'ère chrétienne¹³. Pour des fourneaux du Nigéria, situés au pied de la colline de Dala à Kano¹⁴ et dans la vallée de Kubanni près de Zaria¹⁵, la datation au carbone 14 indique le VII^e siècle ; deux dates obtenues plus récemment, lors de fouilles postérieures dans ce groupe de fourneaux, nous amènent aux VIII^e et X^e siècles : cette région, proche d'une source abondante de minerai latéritique dur, serait donc restée pendant plusieurs siècles un centre traditionnel de réduction du minerai de fer¹⁶. Au sud du fleuve Niger et à l'ouest de son confluent avec la Bénoué, la fouille d'un groupe

11. B. T. Bazuin-Sira, 1968; J. Huizinga, 1968; F. Willett, 1971, p. 369.

12. F. Willett, 1971, p. 369.

13. M. Posnansky et R. J. McIntosh, 1976, p. 165-166.

14. F. Willett, 1971, p. 368.

15. M. Posnansky et R. McIntosh, 1976, p. 171.

16. J. E. G. Sutton, 1976, 1977.

de fourneaux, à Ufe Ijumo, a donné des dates remontant au IX^e et au XII^e siècle, et enfin au XIV^e siècle, époque de l'abandon des installations¹⁷.

Sites d'occupation

A part les fourneaux proprement dits, destinés à la réduction du minerai de fer, on connaît maintenant un certain nombre de sites qui témoignent de l'emploi du fer à partir des débuts de l'ère chrétienne, et qui se multiplient vers le milieu du I^{er} millénaire. Bien que plus récents que les fourneaux de Taruga, les monticules d'occupation, dans la partie de la vallée du Niger inondée par les eaux du lac de Kainji et dans la vallée voisine de Kaduna, ont donné dans un cas, comme date de début, – 130¹⁸, dans d'autres, +100 et +200¹⁹ et enfin, dans un autre cas, la date de +200²⁰. Les premières dates d'occupation pour la capitale présumée du Mali, à Niani²¹ et pour Ife²², remontent au VI^e siècle. C'est également le cas de la date la plus ancienne obtenue jusqu'ici pour l'emploi du fer dans la région du confluent Bénoué-Mayo-Kebbi au Cameroun²³; sur le site de Daïma au nord-est du Nigéria, au sud du lac Tchad, la date proposée ne lui est antérieure que de peu²⁴. Il est un peu plus difficile d'interpréter les datations au carbone 14 publiées pour les sites sao voisins du Nord-Cameroun et de la République du Tchad²⁵. Quelques-uns des amas coquilliers du fleuve Casamance au Sénégal actuel se sont accumulés depuis le début de la période qui nous occupe, en raison des habitudes de stockage de la nourriture par les populations qui utilisent le fer; il semble, d'après les recherches effectuées, que la région était occupée par les ancêtres des habitants d'aujourd'hui, les Dioula²⁶. Outre le ramassage des coquillages, ils pratiquaient la pêche en mer, élevaient des chèvres et du gros bétail, et il semble probable que le riz était devenu un aliment de base et que sa culture avait rendu possible l'occupation permanente des sites habités. Les amas coquilliers de Dioron Boumak dans le delta du Saloum, au Sénégal, semblent remonter à la fin du VIII^e siècle, l'exploitation des coquillages s'étant intensifiée à partir du début du XI^e siècle. Cette exploitation a pris fin après la période qui nous occupe, probablement lorsque les Serer Niominka ont remplacé les Manden sur la côte au XV^e siècle²⁷.

17. M. Posnansky et R. McIntosh, 1976, p. 172, 190.

18. C. Flight, 1973, p. 548.

19. B. M. Fagan, 1969*b*, p. 153.

20. Information inédite de l'auteur.

21. W. Filipowiak, S. Jasnusz et R. Wolagiewicz, 1970; D. T. Niane, 1970; F. Willett, 1971, p. 365; voir également G. Liesegang, 1975.

22. B. M. Fagan, 1969*b*, p. 154.

23. C. Flight, 1973, p. 550.

24. B. M. Fagan, 1969*b*, p. 153; G. Connah, 1976.

25. A. Lebeuf et J. p. Lebeuf, 1970; C. Flight, 1973, p. 552–553.

26. O. Linares de Sapir, 1971; F. Willett, 1971, p. 361; C. Flight, 1973, p. 545.

27. C. Descamps, G. Thilmans et Y. Thommeret, 1974; C. A. Diop, 1972; M. Posnansky et R. J. McIntosh, 1976, p. 184, 193.

De même qu'un mode de vie fondé sur la chasse et la cueillette a pu se perpétuer pendant longtemps et en beaucoup d'endroits après l'introduction de l'agriculture, de même il est possible que la technologie du fer se soit propagée de façon irrégulière. Après son apparition, pour autant que nous le sachions, à Taruga, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, on relève d'autres points de la zone guinéenne où elle n'a été adoptée qu'au moins un millier d'années plus tard. Pendant cette période, il devait être fréquent que des populations pratiquant une technologie de l'âge récent de la pierre vivent non loin de peuples utilisant le fer. Nous savons encore peu de choses sur les rapports entre groupes ayant atteint des niveaux technologiques différents: entretenaient-ils des relations pacifiques? S'affrontaient-ils d'une manière ou d'une autre? Occupaient-ils des régions et des niches écologiques différentes, sans guère avoir de contacts les uns avec les autres? Nous connaissons un exemple de ce genre de situation au nord de la Sierra Leone où, à Kamabai, le niveau supérieur comprenant des outils de fer, des scories et de la poterie, est daté, par le carbone 14, des VII^e et VIII^e siècles, alors qu'à Yagala, une technologie de l'âge récent de la pierre subsiste apparemment jusque dans le courant du XI^e siècle²⁸. Selon al-Zuhri, géographe du XII^e siècle, le peuple de l'ancien Ghana montait des expéditions contre des populations qui ne connaissaient pas le fer et combattaient avec des bâtons d'ébène, d'une médiocre efficacité devant les épées et les lances des Ghanéens²⁹. Nous ne pourrions nous faire une idée historiquement exacte de l'expansion de la métallurgie du fer en Afrique occidentale tant qu'un beaucoup plus grand nombre de sites significativement répartis, appartenant à la période qui nous intéresse, n'auront pas été fouillés et datés. Avant la découverte du site métallurgique de Hani, que l'on date du II^e siècle de l'ère chrétienne (voir ci-dessus p. 495), les plus anciens métaux connus du Ghana actuel provenaient du site de New Buipe³⁰, datant de la fin du VIII^e siècle. Ce n'est que récemment que les recherches archéologiques ont commencé dans l'environnement très particulier du delta du Niger. Jusqu'à présent, aucun site de l'âge de la pierre n'y a été découvert, et la date d'occupation la plus ancienne remonte à la fin du IX^e siècle³¹.

En dépit de cette inégale diffusion de la métallurgie du fer, on peut tenir pour assuré qu'elle était très répandue vers le commencement de la période qui nous occupe; à la fin de la même période, il devait subsister très peu d'îlots technologiques de l'âge de la pierre, bien qu'il soit possible que certains outils lithiques aient été encore utilisés³². En tout cas, dans la plus grande partie de la région, même la mémoire collective de l'emploi de haches de pierre polie était perdue. Lorsqu'on en trouvait accidentellement dans le sol, on les prenait pour des « pierres de foudre » (ou « céraunies ») tombées

28. J. H. Atherton, 1972; F. Willett, 1971, p. 351.

29. N. Levzion, 1973, p. 14; N. Levzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 98.

30. R. N. York, 1973.

31. M. Posnansky et R. J. McIntosh, 1976, p. 170, 189-190.

32. R. S. Rattray, 1923, p. 323; M. D. W. Jeffreys, 1951, p. 1 208; D. Williams, 1974, p. 70.

du ciel avec l'éclair et responsables des dommages causés aux arbres et aux bâtiments; on vint à les révéler comme des véhicules et des symboles de la puissance divine, et elles trouvèrent une place sur les autels de Nyame, Sango, et des *oba* ancestraux du Bénin. Dans le sud de la Côte d'Ivoire, on en trouve qui ont une forme spéciale, dont la signification est certainement rituelle plutôt que fonctionnelle³³.

Le commerce local

Il n'est pas douteux que l'une des conséquences les plus importantes de la diffusion du fer a été d'augmenter le rendement de la production agricole. Les houes en fer et les outils de défrichage auront facilité la constitution des excédents agricoles qui permettent une plus grande division du travail, une spécialisation artisanale, et finalement le développement des villes et l'entretien d'une cour royale ou sacerdotale. Il est possible que le processus ait été lent, et ce n'est pas nécessairement la « pression démographique » résultant du mode de vie agricole qui a été la cause, ou même l'une des causes, de l'évolution vers la formation des États. Il s'est établi, d'autre part, des systèmes d'échanges locaux fondés sur des excédents de certains produits et sur des spécialisations artisanales. Les différences d'environnement favorisaient le développement de ces systèmes d'échange, puisque l'on pouvait échanger les produits d'un environnement contre ceux de l'autre. Une région située au voisinage de cours d'eau pouvait échanger des poissons séchés contre des grains récoltés dans des zones plus éloignées; on pouvait troquer le gibier chassé et capturé dans la savane contre des denrées que l'on ne trouvait que dans les forêts. Une région où l'on fondait le fer en exploitant de riches filons de minerai pouvait céder des produits métallurgiques contre des poteries dans un pays mieux pourvu en terre à potier. Petit à petit, ces réseaux s'étendaient, et les produits d'une région déterminée voyageaient, peut-être en passant par plusieurs intermédiaires, sur des distances de plus en plus grandes. Par exemple, les noix de cola, qui poussent dans les régions forestières du Sud, ont pu être échangées contre le beurre de karité produit dans le Nord. Ces échanges sont encore importants aujourd'hui, et suivent peut-être des voies vieilles de plus de mille ans. Ces réseaux de troc local ont pu jouer un rôle non négligeable dans la création d'un pouvoir centralisé, car s'il s'y ajoutait la richesse supplémentaire tirée du commerce lointain, le chef, qui avait la haute main sur les ressources échangées, en tirait une puissance sans commune mesure avec celle qu'il détenait antérieurement³⁴. Ce processus constitue sans aucun doute l'un des événements les plus importants qui se soit produit en Guinée pendant la période qui nous intéresse, alors que les tentacules du commerce transsaharien, plus développé, ont commencé à s'articuler avec les réseaux d'échanges déjà existants. Cette expansion du réseau commercial n'aura pas provoqué l'abandon des systèmes d'échange locaux existants: comme on l'a

33. B. Holas, 1951.

34. R. Horton, 1976, p. 75, 110-112.

montré pour une autre région, le développement des mécanismes commerciaux tend à être additif plutôt que séquentiel³⁵.

De même que l'agriculture et la fonte du fer, les réseaux d'échange ont, sans nul doute, suivi un développement inégal. Là où les échanges étaient peu développés, l'un des moteurs de la centralisation du pouvoir et de la formation d'un État faisait défaut, ce qui a préservé les nombreuses sociétés sans État de l'Ouest africain. Dans le cas de la culture de la forêt tropicale de l'Amérique du Sud, on a étudié de près la façon dont le manque d'homogénéité de cette forêt (contrairement à l'image laissée par des impressions superficielles) a conduit au commerce lointain, ainsi que la manière dont les guerres entre communautés n'ont pas réussi à le désorganiser³⁶. L'étude du commerce en Afrique de l'Ouest a tendance à se concentrer sur le commerce extérieur³⁷ mais les échanges de produits naturels entre les différentes zones écologiques de l'Afrique de l'Ouest sont probablement anciens.

Le commerce extérieur

L'un des témoignages les plus intéressants sur la concentration d'une certaine forme de richesse et d'une certaine centralisation de l'autorité sociale et politique allant probablement de pair avec elle nous est fourni par les mégalithes de Sénégal. Cette région de forme à peu près ovale, longue de 350 kilomètres d'est en ouest et large de 175 kilomètres du nord au sud (environ 13°-16° O, 13°-14° 30' N), est remarquable pour le nombre de ses monuments mégalithiques. Leur répartition suit de très près les bassins de la moyenne et haute Gambie, du Saloum et de leurs affluents. On a compté dans cette région plus de 28 000 grandes pierres levées³⁸. Sur un seul site (Sine-Saloum), on trouve quelque 900 pierres disposées en 54 cercles. Les cercles se composent d'environ 10 à 24 pierres levées, la hauteur de celles-ci au-dessus du sol variant de 50 centimètres à près de 3 mètres (voir fig. 16.2, 16.3 et 16.4). La plupart sont cylindriques, d'autres ont une section carrée ou en forme de D, d'autres encore s'amincissent vers le sommet, mais toutes les pierres d'un même cercle sont de type identique. Ces mégalithes ont généralement une face supérieure plane, mais le sommet de quelques-uns est creux ou forme une protubérance. Le diamètre interne des cercles varie entre quatre et sept mètres. À l'est de la plupart des cercles court, du nord au sud, une ligne de pierres semblables. Les plus remarquables sont les quelques « pierres en lyre », ainsi appelées parce qu'elles sont taillées en V à partir d'un seul bloc de latérite.

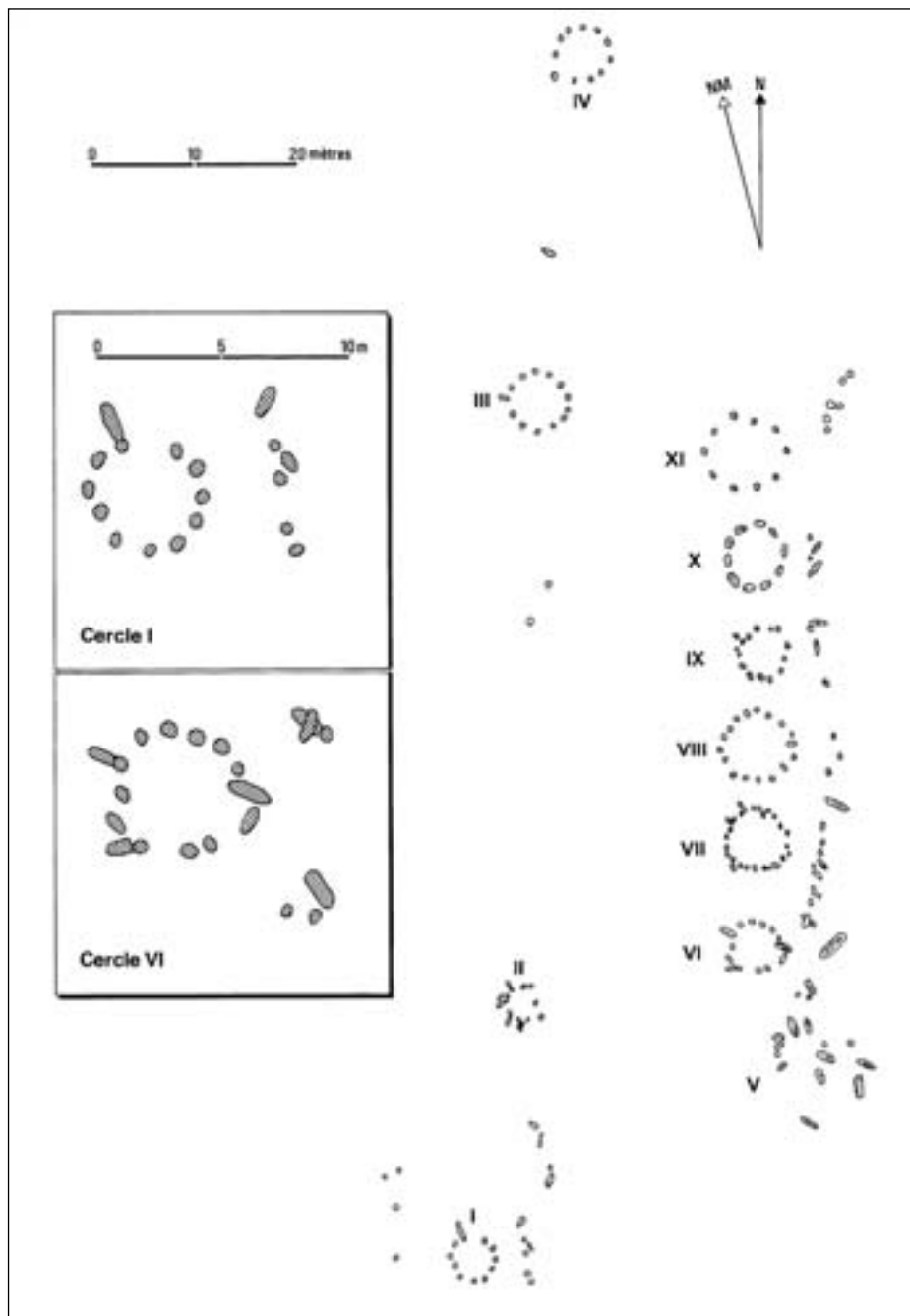
Les fouilles qui ont été faites sur le site de quelques-uns des cercles au cours des dernières années permettent d'affirmer avec certitude leur caractère funéraire; un certain nombre d'inhumations isolées ou multiples

35. T. W. Beale, 1973, p. 143.

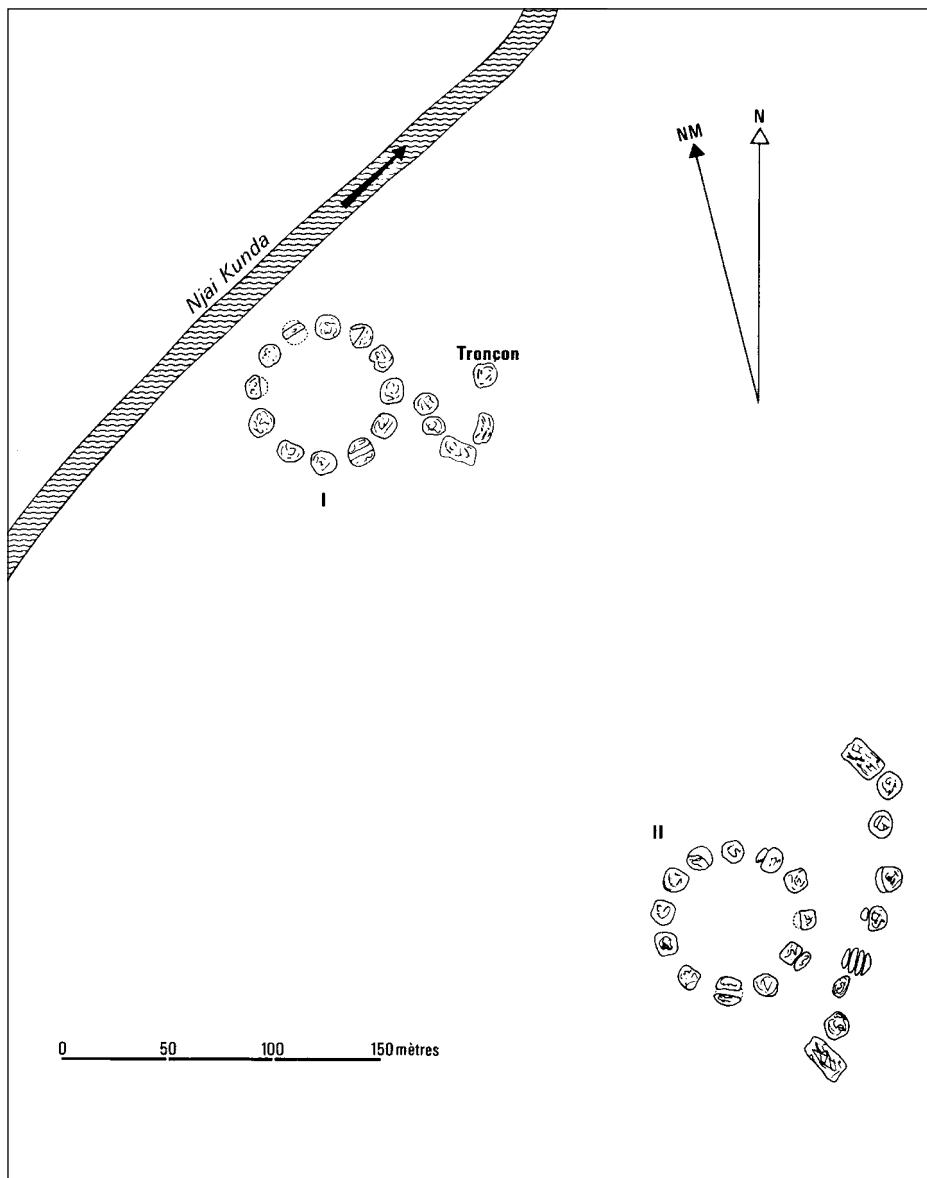
36. D. W. Lathrap, 1973.

37. L. Sundstrom, 1974; A. G. Hopkins, 1973.

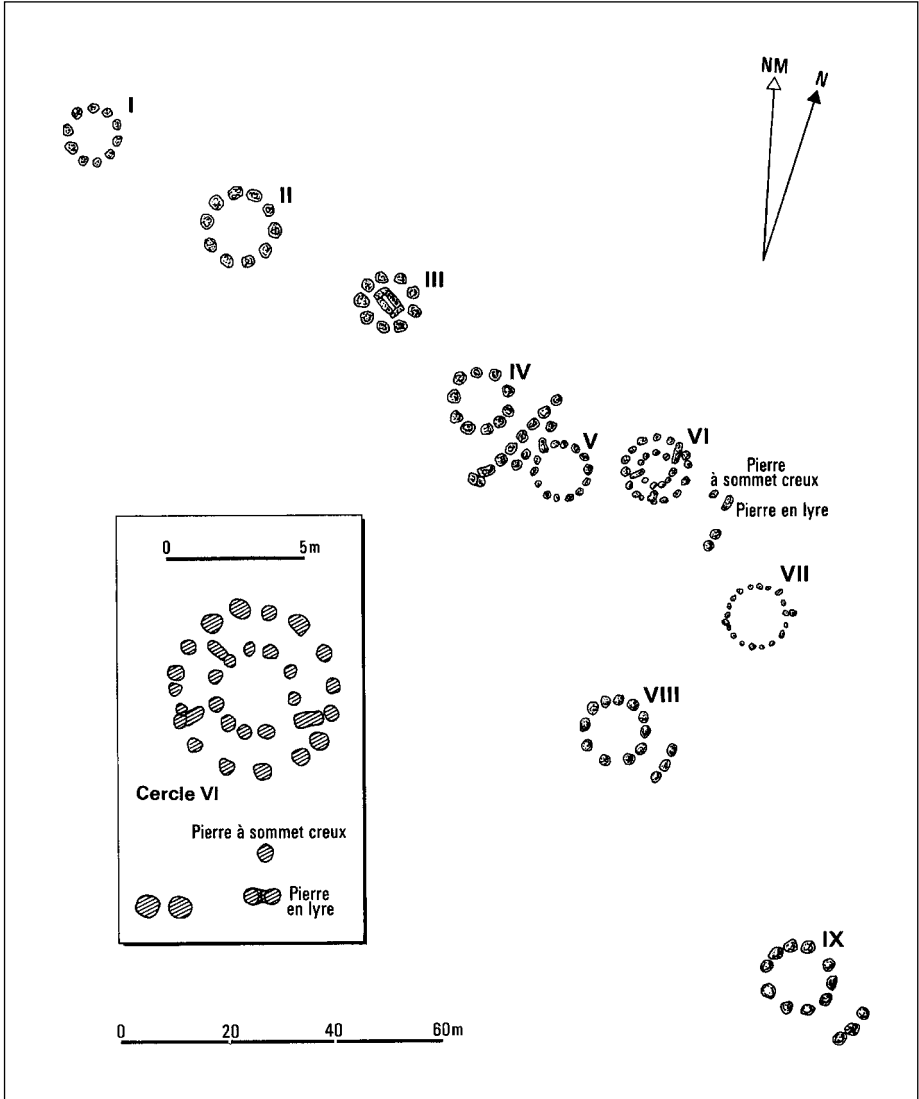
38. V. Martin et C. Becker, 1974a.



16.2. Restitution graphique, à la verticale, du site de Wassu.
 [Source: T. Shaw.]



16.3. Deux cercles de pierre de Wassu, avec lignes frontales plus ou moins complètes à l'est.
 [Source: T. Shaw.]



16.4. *La pierre en lyre de Ker-Batch.*
 [Source: T. Shaw.]

y ont en effet été mises au jour. La datation au carbone 14 indique trois dates, remontant aux VII^e et VIII^e siècles. Un examen minutieux montre qu'il y a quatre types de monuments associés : les cercles mégalithiques, les tumulus-pierriers (flanqués généralement d'une ligne frontale de pierres à l'est comme les cercles mégalithiques), les cercles-pierriers (signalés non pas par des mégalithes levés mais par des blocs de latérite dépassant à peine le niveau du sol) et des tumulus de terre³⁹.

Il est intéressant de se demander ce qui a permis de mobiliser une telle somme d'efforts humains pour tailler, transporter et ériger ces milliers de piliers en pierre. Comme ils sont extraits d'un revêtement superficiel de latérite riche en fer, on a émis l'idée que ces monuments ont été créés par des hommes qui s'enrichissaient en fondant du fer et en en fournissant à leurs voisins. C'est bien possible, mais si tel est le cas, les fourneaux de fonte n'ont pas encore été découverts, pas plus que les habitations mégalithiques. Avec des données archéologiques aussi peu diversifiées, il est difficile, en l'état présent des connaissances, de tenter des reconstitutions historiques. Selon une autre explication, les mégalithes de Sénégambie seraient placés stratégiquement pour donner aux occupants de la région la haute main sur le commerce de l'or provenant des gisements de Bure et de Bambuk⁴⁰. Si la datation du VIII^e siècle est exacte, cela semble un peu tôt pour que la poussée du commerce arabe vers le nord ait pu exercer une influence aussi loin vers l'ouest. Certes, les Arabes ont conquis le Maghreb au début du VIII^e siècle, mais il s'est agi ensuite pour eux de conquérir l'Espagne wisigothique plutôt que de fonder au Maroc des comptoirs permanents⁴¹. Si les mégalithes de Sénégambie sont effectivement antérieurs au commerce arabe et doivent cependant leur existence à une exportation d'or vers le nord, il faudrait peut-être considérer les populations berbères du désert comme les intermédiaires du commerce avec l'Afrique du Nord byzantine. Qu'un tel commerce ait existé aiderait à expliquer la rapidité relative avec laquelle les Arabes ont établi des relations marchandes avec le Soudan occidental après s'être solidement installés en Afrique du Nord.

Au nord de la zone des mégalithes et dans la vallée du Sénégal, il existe une zone de grands tumulus dont certains ont livré des poteries comparables à celles des mégalithes. On en a dénombré plus de 4 000 et leur fouille a mis à jour, comme sous les mégalithes, des sépultures multiples. Celles-ci contenaient une profusion d'objets funéraires, y compris des perles en or et en cornaline, des ornements d'or et de cuivre et des armes en fer, ainsi que des récipients en cuivre, dus à des artisans, dénotant des relations d'échange avec le Nord. Bien qu'on ait maintenant une datation au carbone 14 du VIII^e siècle pour l'un des tumulus les plus méridionaux⁴², la majorité d'entre eux

39. P. Ozanne, 1966; P.O. Beale, 1966; D. Evans, 1975; G. Thilmans et C. Descamps, 1974, 1975.

40. M. Posnansky, 1973, p. 151.

41. R. Oliver et B. M. Fagan (dir. publ.), 1975, p. 157; voir les chapitres 9 et 11 ci-dessus.

42. M. Posnansky et R. J. McIntosh, 1976, p. 184-185.

sont considérés comme remontant au X^e siècle⁴³. De même, d'autres tumulus fouillés dans la haute vallée du Niger en aval de Ségou ont livré des trouvailles intéressantes; à Kūgha, au début de la boucle du Niger, on en a daté un, associé avec des pierres levées, d'environ 1 000 de l'ère chrétienne⁴⁴. Dans cette même région de la boucle du Niger, les mégalithes de Tondidarou, bien qu'ils aient été pillés et ravagés par des collectionneurs modernes d'antiquités et jamais fouillés scientifiquement, datent probablement de la même grande période et attestent l'existence d'une route commerciale de l'or suivant le cours du Niger depuis les gisements de Bure⁴⁵. Il est significatif que l'essor de Kumbi Saleh (l'ancien Ghana) comme point de rassemblement de l'or provenant de cette source et destiné au commerce transsaharien commence dès le VIII^e siècle. A la fin du siècle, la renommée du Ghana, « pays de l'or », avait atteint Bagdad, comme l'atteste le passage bien connu d'al-Fazārā⁴⁶. Kumbi Saleh et Awdāghust étaient probablement des points de rassemblement de l'or provenant des gisements de Bambuk, et c'est peut-être l'amélioration de l'organisation de leurs routes commerciales qui provoqua le déclin social et politique de populations qui avaient jusqu'alors exploité des gisements aurifères situés plus à l'ouest.

On a quelques raisons de penser qu'avant les routes de Taghāzā et de Sidjilmāsa, l'or de l'Afrique de l'Ouest destiné au monde arabe ait été acheminé plus directement vers l'Égypte par les oasis de Dākhlā et de Khārja⁴⁷.

L'existence de cette ancienne route est peut-être confirmée par trois datations au carbone 14, qui font remonter au VI^e, VII^e et X^e siècle des objets trouvés sur le site de Marandet, dans l'Air, sur la route qui relie Gao à l'Égypte⁴⁸. On y a découvert dans des tas de détritiques quelque 42 000 creusets, témoins de l'activité d'un centre artisanal. Les spécialistes ne sont pas d'accord sur le métal que l'on y travaillait⁴⁹, les uns penchant pour l'or, les autres pour le cuivre, mais la seule donnée concrète que nous ayons jusqu'ici nous est fournie par l'analyse des résidus d'un creuset, qui montre qu'il s'agit de cuivre et non d'or⁵⁰. Il est évident qu'il importe d'en savoir beaucoup plus sur Marandet, de confirmer et d'affiner la datation, et surtout d'avoir une idée de l'origine des matières premières utilisées, de la destination des produits finis, de l'identité des artisans et de l'autorité politique et commerciale exercée à laquelle était subordonnée l'organisation de ce commerce. Si l'or était travaillé par des artisans à Marandet, la matière première aurait déjà fait une longue route depuis Bambuk et Bure (car il est douteux que les gisements d'or ashanti aient à l'époque contribué à ce commerce) et aurait été à mi-chemin de l'Égypte. En outre, si les creusets qui ne portent pas

43. P. Posnansky, 1973, p. 152.

44. R. Mauny, 1961, p. 109-110.

45. R. Mauny, 1970, p. 133-136.

46. N. Levtzion, 1973, p. 3; N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 32.

47. N. Levtzion, 1981a, p. 231-232.

48. H. Lhote, 1972a, 1972b; G. Delibrias, M. T. Guillier et J. Labeyrie, 1974, p. 44-45; M. Posnansky et R. J. McIntosh, 1976, p. 183.

49. H. Lhote, 1972a; R. Mauny, 1973, p. 763-764.

50. R. Castro, 1974.

de traces de cuivre étaient utilisés pour l'or, pourquoi n'en trouve-t-on pas en quantités comparables à Kumbi Salen, Awdāghust, Walāta, Es-Sūḵ et en d'autres endroits que l'on sait avoir été des points de rassemblement de l'or dans le commerce transsaharien? Quelle était l'origine du cuivre? Pendant longtemps, les chercheurs ont essayé d'assimiler le «Takedda» décrit par Ibn Battūṭa au XIV^e siècle à un gisement cuprifère du Sahara méridional. On pensait pouvoir l'identifier de façon satisfaisante avec Azelik, à 150 kilomètres au nord-ouest de Marandet⁵¹, où des ruines et un abondant éparpillement de scories et de moules prouvent l'ancienne importance d'Azelik comme lieu de travail du cuivre. Bien que l'on ait affirmé avoir découvert le gisement à 13 kilomètres à l'est-nord-est d'Azelik⁵² et que des travaux plus récents aient établi l'existence de cuivre dans la région⁵³, certains auteurs pensent que le minerai n'était pas assez abondant pour être exploité et que le cuivre travaillé à Azelik, pour lequel le carbone 14 donne des dates plus tardives (XII^e et XVI^e siècles) que pour Marandet⁵⁴, avait dû être importé.

Les sources arabes, à partir d'al-Bakrī, montrent abondamment que le cuivre était un important article d'exportation vers la zone guinéenne. Il était utilisé comme monnaie à Takedda et au Kānem au XIV^e siècle⁵⁵. Une caravane, qui se dirigeait vers le sud au début du XII^e siècle et qui eut apparemment quelques ennuis au Madjābat al-Kubrā en Mauritanie, transportait 2 000 barres de laiton et s'en délesta⁵⁶. L'or était la principale marchandise convoitée par les marchands transsahariens en Afrique occidentale, mais ils pouvaient acheter d'autres produits dont ils tiraient des profits élevés, en particulier l'ivoire et les esclaves dans les régions dépourvues d'or, comme la partie orientale de la zone guinéenne. Le rapprochement de ce fait et de l'ancienneté du travail du cuivre à Marandet, avec l'existence de l'ancienne route commerciale directe vers l'Égypte, aide-t-il à expliquer les dates reculées données par le carbone 14 pour les découvertes d'Igbo-Ukwu, loin vers le sud dans la partie orientale de la zone guinéenne⁵⁷?

Les débuts de la centralisation

Igbo-Ukwu

Igbo-Ukwu se trouve à quelque 35 kilomètres au sud-ouest d'Onitsha, grande ville de marché située sur la rive orientale du Niger, dont la structure politique a été influencée par le Bénin. A cet endroit, peu avant le déclenchement de la seconde guerre mondiale, un homme qui creusait une

51. R. Mauny, 1961, p. 140-141, 308-309.

52. J. Lombard et R. Mauny, 1954.

53. S. Bernus et P. Gouletquer, 1976.

54. M. Posnansky et R. J. McIntosh, 1976, p. 183.

55. N. Levzion, 1973, p. 120.

56. T. Monod, 1969; C. Flight, 1973, p. 544.

57. T. Shaw, 1970, 1975*a*, 1977.

citerne dans sa concession eut la surprise de découvrir, à une faible profondeur, un certain nombre d'objets en bronze. Ces derniers furent transportés au Nigerian Museum de Lagos et le Département des antiquités prit note de l'endroit en vue de fouilles ultérieures, qui furent pratiquées après la guerre. Trois sites contigus y furent mis à jour. Le premier était un entrepôt, ou un sanctuaire, où l'on avait conservé des insignes royaux et des objets rituels, abandonnés intacts pour une raison inconnue. Le deuxième était la chambre mortuaire, tout en bois, d'un personnage important, et le troisième une fosse d'immondices où l'on avait jeté des objets cérémoniels. L'entrepôt livra plus de soixante-dix grands objets de cuivre et de bronze et près de cinq cents petits, la chambre mortuaire dix-neuf grands objets et trente-deux petits, et la fosse treize grands et quatre-vingt-sept petits. L'entrepôt contenait plus de soixante mille perles, et la chambre mortuaire plus de cent mille. Des poteries très décorées, d'un style caractéristique, ont été trouvées sur les trois sites, celles de la fosse étant particulièrement abondantes. Ces objets n'étaient certainement pas des articles couramment utilisés par le tout-venant et le traitement accordé au personnage de la chambre mortuaire indique qu'il était de haut rang. Peut-être s'agit-il d'un personnage haut placé (*ozo*) dans la hiérarchie igbo, peut-être de l'*eze nri* lui-même, le « prêtre-roi » qui, jusqu'aux premières années de notre siècle, détenait un grand pouvoir rituel et religieux, mais non politique, sur une grande partie du pays igbo. L'essentiel de sa fonction était lié à la culture des ignames et à la fertilité de la terre, et consistait également à écarter les pollutions rituelles après la rupture d'un interdit et à régler les différends. Dans une époque préscientifique, où les phénomènes tels que la fertilité et le temps qu'il fait sont mal expliqués, il faut s'attendre à ce que les hommes essaient de les maîtriser de manière préscientifique et religieuse, car ils ont des conséquences vitales sur leurs moyens d'existence. Il en allait ainsi au stade du chasseur-cueilleur, mais l'accent était alors mis sur l'abondance du gibier et le succès de la chasse. Avec l'apparition de l'agriculture, l'intérêt s'est surtout porté sur la productivité de la terre elle-même et sur les facteurs dont elle dépendait: il était donc intéressant, pour les sociétés agricoles, d'y affecter des ressources spéciales, et souvent de confier à des personnes spéciales la fonction d'assurer la fertilité de la terre. La centralisation de la richesse sociale et du pouvoir politique est, en règle générale, étroitement liée à ce processus et si elle a pu revêtir des formes diverses, elle fait probablement partie intégrante de la formation d'autres royaumes de la zone guinéenne et d'autres institutions centralisées.

A Igbo-Ukwu, on n'a pas identifié d'autres articles d'importation que le métal utilisé pour faire les bronzes et les perles de verre. On sait trop peu de choses sur ces perles pour en déduire une datation suffisamment sûre. Les bronzes sont d'un autre style que ceux de Benin et Ife et sont isolés, si bien qu'il est difficile de se fonder sur des considérations stylistiques pour les dater. On en est donc réduit au carbone 14: le bois provenant d'un tabouret de la chambre mortuaire garni de clous en cuivre a été daté de la période qui va du VIII^e siècle au début du XI^e et trois analyses faites à partir du charbon de bois de la décharge donnaient le même résultat; une autre, exécutée sur



16.5. a à h. *Les fouilles d'Igbo-Ukwu.*

[*Source*: National Commission for Museums and Monuments, Lagos.]

16.5 a. *Pendentif miniature de bronze représentant une tête, vu de profil (hauteur: 7,5 cm).*



16.5 b. Pendentif de bronze représentant une tête de bélier décorée (hauteur: 8,5 cm).



16.5c. Crâne de léopard en bronze monté sur une tige de cuivre (longueur: 24 cm).



16.5 d. Pendentif de bronze représentant un oiseau et deux œufs, avec des crotales et des perles tenues par des chaînettes de fil de cuivre (hauteur: 21,5 cm).



16.5 e. Socle de bronze cylindrique (hauteur : 20 cm).



16.5 f. Coupe de bronze sur socle (hauteur: 27,5 cm).



16.5 g. Coquille de bronze surmontée d'un animal (longueur: 20 cm)



16.5 h. Coupe de bronze en forme de croissant (longueur: 14 cm).

un matériel de même provenance, a cependant livré une date remontant à la fin du XIV^e siècle et au début du XV^e; ce résultat est comparable à la date obtenue pour les seuls autres bronzes que l'on ait trouvés et qui soient comparables à ceux d'Igbo-Ukwu⁵⁸. L'exactitude des dates les plus anciennes obtenues par le carbone 14 pour Igbo-Ukwu a été contestée⁵⁹, mais souvent sur des bases erronées⁶⁰.

Étant donné qu'il y a très peu de cuivre au Nigéria⁶¹ et qu'on n'y connaît pas de sites d'exploitation ancienne de ce minerai, une date remontant au XI^e siècle ou plus tôt implique que le métal était importé du nord par voie de terre — et il y eut certainement d'autres importations, comme les perles de verre et des denrées périssables comme le sel qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous. Le Nigéria oriental n'a pas d'or à exporter en échange, si bien que ces marchandises de luxe ont probablement été payées en ivoire et en esclaves. Certaines personnes ont objecté que nulle part en Afrique de l'Ouest on ne trouve aussi loin vers le sud des preuves de commerce à longue distance pendant la période indiquée par les datations au carbone 14. Cet argument mérite considération, mais il faut se souvenir que la première route vers laquelle le monde arabe eut accès à l'or du Soudan occidental reliait l'ancien Ghana à l'Égypte par al-Wāhāt et les oasis de *Khārja* et *Dākhla* (voir ci-dessus p.504). Ce n'est que lorsque cette route devint trop dangereuse après le milieu du IX^e siècle qu'on a emprunté la route occidentale à partir du Maghreb. Il y avait une « route de l'ivoire », à la fin de l'époque romaine et à l'époque byzantine, allant de Tripoli à la région du lac Tchad et traversant le Sahara là où il est le moins large et il est vraisemblable que les Arabes l'ont aussi utilisée.

Au XI^e siècle, al-Bakrī rapportait que l'on exportait du cuivre du Sūs en direction du sud, vers le « pays des Noirs »⁶². Les restes de la caravane qui transportait quelque deux mille barres de laiton et qui eut un accident dans le *Maḍjābat al-Kubrā* (voir ci-dessus p.505) ont été datés des environs de 1100. On dispose donc de suffisamment de témoignages non seulement du commerce transsaharien en général pendant la période à laquelle ont été assignées les trouvailles d'Igbo-Ukwu par les datations au carbone 14 mais aussi de l'existence d'un commerce du cuivre.

La seule question qui demeure est de savoir si ce commerce a pu s'étendre aussi loin vers le sud qu'Igbo-Ukwu. On ne pourra y répondre avec certitude qu'après avoir fouillé dans la région d'autres sites de la même époque. Une autre éventualité dont il faut tenir compte et qu'il faudrait vérifier est que ce cuivre aurait pu provenir de la région métallifère de la vallée du Niari, située au nord du Zaïre inférieur⁶³.

58. D. D. Hartle, 1967, 1968.

59. B. Lawal, 1973; D. Northrup, 1972.

60. T. Shaw, 1975*a*.

61. D'après M. A. Onwuejeogwu, 1974; voir T. Shaw, 1975*a*, p.513.

62. N. Levtzion, 1968*a*, p. 231-232; R. C. C. Law, 1967*b*; al-Bakrī, 1913, p. 306-307; N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 69.

63. P. Martin, 1970, p. 143; T. Shaw, 1975*a*, p. 513.

L'idée que le commerce transsaharien s'est avancé loin vers le sud au XI^e siècle est peut-être confirmée par deux datations au carbone 14 obtenues dans le quartier Nyarko de Begho, au Ghana actuel, qui devint le grand entrepôt de l'or du pays ashanti destiné à être acheminé en direction du nord, vers Jenné⁶⁴.

Ife

L'apogée d'Ife se situe hors de la période qui nous occupe, car il ressort de vingt-cinq datations au carbone 14 faites à partir d'un matériel provenant de sept chantiers de fouilles différents qu'on peut considérer l'époque qui va du milieu du XII^e siècle au milieu du XV^e siècle comme étant par excellence celle de la construction de dallages en tessons posés de chant, qui peuvent eux-mêmes constituer d'utiles « indicateurs » des conditions sociales, politiques et économiques qui ont donné à Ife la prééminence dans sa région⁶⁵. Si l'on peut se fier à la datation par thermoluminescence, la production des fameuses têtes de bronze et d'autres moulages en alliage de cuivre appartient aux cent cinquante dernières années de ces trois siècles⁶⁶. Cependant, des institutions politiques et religieuses centralisées, ayant une richesse suffisante pour favoriser une production artistique de très haut niveau, ne se créent pas en un jour. Il importe par conséquent de tenir compte des circonstances qui sont à l'origine de ces institutions et, comme leur phase de maturation se situe à l'intérieur de la période qui nous occupe, il convient de lui accorder quelque attention. La question de l'« essor » d'Ife est à rapprocher d'un problème plus vaste qui a intrigué bon nombre d'écrivains⁶⁷, à savoir celui des origines de l'urbanisme dans le pays yoruba.

On peut considérer que durant le I^{er} millénaire de l'ère chrétienne, les forêts du Nigéria ont été progressivement occupées par des populations qui pratiquaient une agriculture à base d'igname et de palmier à huile; dans les terres de savane situées immédiatement au nord de la forêt, les produits cultivés étaient probablement l'igname, le sorgho commun et dans certaines régions, le riz africain; dans les savanes septentrionales, l'igname aurait été remplacée par le petit mil. Pendant une trentaine de générations, la suppression des taillis et la production agricole ont gagné en efficacité grâce à l'utilisation d'outils en métal fabriqués à partir du fer produit sur place. Bien que les recherches sur le terrain et les fouilles ne soient pas suffisamment étendues en pays yoruba pour permettre une confirmation archéologique de ces données, six datations au carbone 14 d'objets de deux sites d'Ife

64. M. Posnansky et R. J. McIntosh, 1976, p. 166. Les recherches effectuées depuis la rédaction de ce chapitre montrent que le lieu-dit Jenné-Jeno, situé à 3 kilomètres au sud-est de cette ville, a été occupé entre -200 et +1 400; les découvertes réalisées apportent des éclaircissements considérables sur l'origine et l'évolution de Jenné. Voir R. J. McIntosh, 1979; R. J. McIntosh et S. K. McIntosh, 1981; S. K. McIntosh, 1979; S. K. McIntosh et R. J. McIntosh, 1980a, 1980b.

65. T. Shaw, 1978, p. 157-163.

66. F. Willett et S. J. Fleming, 1976.

67. Notamment W. R. Bascom, 1955; E. Krapf-Askari, 1969.

attestent la présence d'une population entre le VI^e et le X^e siècle de l'ère chrétienne⁶⁸.

La population possédait probablement trois caractéristiques. Premièrement, toutes les populations agricoles sédentarisées à l'ère préscientifique ont le sentiment qu'elles doivent faire quelque chose pour lutter contre les variations météorologiques et celles des récoltes dont elles comprennent mal les causes, ainsi que pour assurer la fertilité de la terre et les rendements des cultures. Elles croient que ces phénomènes dépendent du bon vouloir de puissances surnaturelles. La masse de la population se sent incapable de manier ces forces qui peuvent se révéler dangereuses ou craint de le faire; aussi est-elle heureuse de confier cette tâche à des spécialistes qui n'éprouvent pas les mêmes réticences et prétendent avoir les connaissances nécessaires. C'est pourquoi les cultes et les prêtres revêtent beaucoup d'importance dans la vie de la communauté.

Deuxièmement, un accroissement démographique s'observe généralement. Ce phénomène n'est pas automatique et il est généralement lent, mais il existe; des reculs peuvent intervenir à la suite de disettes et de maladies dues à la sédentarisation et auxquelles chasseurs et cueilleurs sont moins exposés, mais les naissances ont tendance à se multiplier et les femmes mettent au monde et élèvent plus d'enfants que dans les sociétés vivant de la chasse et de la cueillette. Cette augmentation démographique influe sur les pratiques agricoles et les fait évoluer dans le sens d'une exploitation plus efficace des différentes zones écologiques.

Troisièmement, cette exploitation plus efficace des ressources a probablement abouti à une certaine spécialisation des différentes zones écologiques, et notamment à un échange de produits entre ces zones (voir plus haut p. 498); la mise en place d'un véritable système d'échanges internes s'en est sans doute trouvée favorisée⁶⁹. La complémentarité des ressources exploitées dans les différentes zones écologiques favorise la spécialisation professionnelle et l'interdépendance économique; des collectivités géographiquement voisines connaissent vite une symbiose. Cette situation favorise à son tour la mise au point de systèmes de redistribution. On verra plus loin qu'Ife a occupé une position particulière dans le réseau d'échanges ainsi constitué.

Il semble qu'à l'ouest du Niger, la situation ait été différente de celle qui régnait à l'est, où les paysans se sentaient suffisamment en sécurité pour vivre au milieu de leurs terres, dans des habitations dispersées. Alors que les ouvrages défensifs en terre sont très rares chez les Igbo, ils sont courants en pays edo et yoruba, ce qui indique que, pour une raison que nous ne pouvons à présent qu'imaginer, les nécessités de la défense à l'ouest du Niger obligeaient les paysans à vivre groupés dans des villages à partir desquels ils pouvaient aller à pied cultiver leurs terres. Le système social des populations de langues yoruba et edo était donc très différent de celui des Igbo. Comme les gens de différents lignages vivaient très près les uns des

68. F. Willett, 1971, p. 366.

69. R. McC. Adams, 1966, p. 52.

autres, les droits des voisins commencèrent à égaler, puis à dépasser ceux des parents. Le poids de la parenté tendait à menacer la solidarité du village dans ses impératifs de défense, et les effets dissolvants de ces obligations furent annulés par l'attribution à certaines familles de fonctions déterminées dans la vie du groupe, consistant par exemple à fournir le chef, le commandant militaire, l'historien, le porte-parole et le prêtre. C'est ainsi que l'autorité a eu tendance à devenir un pouvoir permanent. Ce pouvoir permanent lui-même, lorsqu'il s'exerce à une échelle suffisante, a besoin d'auxiliaires et d'une classe administrative pour l'aider à s'acquitter de ses fonctions⁷⁰. Ou bien est-ce que les relations de cause à effet ont fonctionné en sens inverse? Serait-ce le fait que les Yoruba avaient déjà mis en place un système social hiérarchisé (par comparaison avec le système segmentaire des Igbo) — une part toujours croissante de la production profitant aux individus placés au sommet et aux échelles plus élevées de la pyramide sociale — qui entraîna l'exacerbation et l'accroissement des rivalités intercommunautaires dont l'enjeu était la mainmise sur la production et peut-être aussi sur la terre, c'est-à-dire sur les moyens de production?

Si ce sont bien les nécessités de la défense qui ont concentré dans des villages une population agricole éparsée, quelle était la nature de la menace? La densité de peuplement avait-elle atteint le point où la compétition pour l'accès à la terre cultivable était réelle, si bien que chaque communauté mettait en péril sa voisine? Ou bien la menace venait-elle de l'extérieur et découlait-elle de la domination commerciale et militaire des États marchands du Nord, le Mali et le Songhay? Une des difficultés que nous rencontrons ici tient au fait que nous manquons de renseignements sur les dates auxquelles ces différents ouvrages en terre ont été construits dans le pays yoruba. Il ne devrait pas être difficile de mettre au point un programme de recherche archéologique de nature à apporter des éclaircissements. A l'exception des remparts intérieurs construits au Bénin au XIV^e et au XV^e siècle, la majeure partie des ouvrages en terre de la région de langue edo semblent avoir répondu à des impératifs internes et s'apparenter davantage à des frontières⁷¹. En fait, il est possible que la construction d'ouvrages défensifs en terre n'ait commencé en pays yoruba qu'au moment où des pressions extérieures se sont fait sentir, comme ce fut certainement le cas à partir de 1100; à son apogée, la domination du Mali s'étendait le long du Niger jusqu'à une centaine de kilomètres des communautés yoruba les plus septentrionales. On en est réduit à imaginer de quelle façon ces pressions ont pu commencer à s'exercer pour la première fois. Le plus probable est qu'il s'agissait de trouver des esclaves. Il y eut certainement des expéditions esclavagistes en direction du sud à partir du royaume du Mali, mais on ne peut encore affirmer avec certitude à partir de quand elles atteignirent vers l'est la limite septentrionale du pays yoruba. Ces expéditions étaient plus importantes au Soudan central qu'au Soudan occidental, parce que cette dernière région ne produisait pas

70. R. Horton, 1976.

71. G. Connah, 1975, p. 98-106; P.J. Darling, 1974, 1976.

d'or⁷². Comme nous l'avons déjà observé, il est possible que le système qui consistait à envoyer dans les régions forestières des produits comme le beurre de karité venant des savanes du Nord et à les y échanger contre des noix de kola, par exemple, soit plus ancien que n'importe quel commerce à longue distance. Lorsque ce système fut mis au point et en raison des contacts qu'ils avaient établis, les pays du Nord se trouvèrent en position d'offrir d'autres marchandises provenant de contrées plus lointaines; ces produits s'ajoutèrent aux denrées déjà fournies, notamment au beurre de karité, et stimulèrent en retour l'offre d'autres produits du Sud.

Dès lors qu'il faut des cultes pour assurer la fertilité de la terre et le succès des récoltes, ainsi que des prêtres pour les célébrer en leur qualité de « spécialistes de la gestion surnaturelle des exploitations », et qu'il devient, d'autre part, nécessaire d'institutionnaliser des mesures de redistribution, la naissance d'un centre religieux n'est plus très loin⁷³. Certes, la fonction sacerdotale pourrait être assurée au niveau du village (et elle continue souvent de l'être), mais à mesure que des systèmes d'échange se développent, elle a tendance à être prise en charge dans les centres. De même, la redistribution nécessaire pourrait être assurée par les seuls échanges commerciaux, mais lorsqu'un prêtre médiatise les faveurs des puissances divines pour garantir la fertilité de la terre et le bien-être du peuple, il est en droit d'attendre que ses services soient rémunérés, soit directement, soit sous forme d'offrandes à ces puissances et, le plus souvent, sous ces deux formes à la fois. C'est ainsi que s'est développé le centre religieux à l'intérieur duquel le temple et le palais, les sanctuaires et l'*alafin* ou l'*oba* ont commencé à remplir une fonction de redistribution. On en sait moins sur les activités commerciales de l'*oni* d'Ife que sur celles de l'*oba* du Bénin, ce qui peut s'expliquer par la fin de l'hégémonie commerciale d'Ife aux XV^e et XVI^e siècles, par les ravages dus aux guerres yoruba du XIX^e siècle et par l'absence de continuité dans les traditions. Le pouvoir des *oba* du Bénin s'exerçait sur la totalité du commerce pratiqué par les particuliers en dehors de la ville: ils étaient les seuls à posséder les articles les plus précieux, esclaves, peaux de léopard, poivre, palmistes, corail et la majeure partie de l'ivoire. Toutefois, un des *ifa oriki*, ou chants divinatoires yoruba, nous donne une indication: il y est question d'Oduduwa, le héros fondateur et premier *oni* d'Ife, qui était un marchand enrichi par l'exportation de noix de kola produites sur place et qui importait des chevaux en provenance du Nord⁷⁴.

Ife était située au centre de la saillie septentrionale de la forêt⁷⁵ et se trouvait au cœur d'une région écologiquement très variée. Établie sur des terres fertiles de la forêt, Ife était à proximité des savanes vers le nord, de la côte vers le sud ainsi que de la vallée d'un grand fleuve (le Niger) et de plusieurs cours d'eau de moindre importance qui s'écoulaient vers le sud en direction

72. N. Levtzion, 1973, p.174-178.

73. P. Wheatley, 1970, 1971.

74. R. Horton, 1979, p. 101, citant W. Abimbola, 1975.

75. L'importance probable de cette situation a été soulignée pour la première fois par T. Shaw (1973), puis analysée de façon plus approfondie par R. Horton (1979).

de l'Atlantique. On peut donc voir de quelle façon Ife a pu se transformer en centre religieux, l'*oni* étant considéré comme un personnage sacré percevant des tributs et des droits de péage sur le commerce local, et investi d'un commandement en vertu de sa prééminence dans le système religieux. Une telle centralisation de l'autorité rituelle et surnaturelle ouvrait la voie à l'exercice d'une suprématie économique et d'un véritable pouvoir politique. Aussi Ife était-elle en bonne position pour tirer parti des pressions commerciales du Nord lorsque celles-ci commencèrent à se faire sentir. Il est vraisemblable que les esclavagistes du Nord eurent la tâche moins facile dans la forêt; les embuscades y étaient plus aisées, et les villages mieux à même de se protéger. Les « chercheurs » d'esclaves trouvèrent donc plus prudent de les acheter aux autorités locales plutôt que de les capturer. Plus tard, les esclavagistes de l'Atlantique agirent de la même façon à la limite côtière de la forêt. L'esclavage commercial s'ajouta à la servitude domestique et le commerce multiplia la richesse et la puissance de l'*oni* et de son entourage qui s'accrut et se développa en conséquence. Pour les sociétés africaines n'ayant pas de produits naturels attrayants comme l'or à exporter, mais où un processus de centralisation politique était en cours, les esclaves constituaient le meilleur article d'exportation⁷⁶. Selon l'estimation la plus modérée, le nombre d'esclaves exportés à travers le Sahara en direction de l'Afrique du Nord dans la première moitié du XIX^e siècle s'élevait à 10 000 par an⁷⁷, et tout porte à penser que ce commerce durait depuis de nombreux siècles; même si ce chiffre était inférieur au temps de l'hégémonie d'Ife, ce commerce peut très bien avoir été la principale source de la richesse de la ville. On ne peut assurer que les nombreux exemples, dans les bronzes et terres cuites d'Ife, d'individus ligotés et baillonnés, de cadavres décapités, et de têtes et de membres séparés du corps représentaient tous des esclaves, mais il est vraisemblable que c'était souvent le cas. Si l'esclavage faisait partie intégrante du système social et commercial, il servait peut-être, non seulement à fournir la main-d'œuvre destinée au service de la cour et des marchands et fonctionnaires aisés, mais aussi à alimenter les sacrifices rituels nécessaires à la sauvegarde de la santé et de la prospérité du roi et de ses sujets nés libres. Les esclaves vendus aux marchands du Nord étaient probablement échangés contre du sel, mais à mesure que les relations commerciales s'affermirent et contribuèrent à accroître la richesse et la puissance de l'*oni*, des marchandises de luxe s'ajoutèrent aux importations du Nord, et d'autres produits indigènes furent offerts en échange. Cuivre et laiton, textiles, perles, bracelets, épées et chevaux s'ajoutèrent aux coûteuses importations. Vers le milieu du XII^e siècle, Al-Idrīsī mentionne également l'exportation d'épices, de parfums et d'outils de fer du Maroc méridional vers le « pays des Noirs »⁷⁸. On ne sait pas comment furent introduits le moulage du laiton et la fabrication des perles de verres; il est possible qu'un *oni* ait exigé d'un marchand du Nord en résidence à Ife que celui-ci lui trouve un maître capable d'enseigner

76. J. D. Fage, 1974.

77. A. G. B. Fischer et H. J. Fischer, 1970, p. 60; Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. IV, chap. 6 à 10. Voir également R. A. Austen, 1979.

78. N. Levtzion, 1973, p. 141.

son art à ses propres esclaves; peut-être un autre commerçant décida-t-il qu'il serait plus profitable de monter une industrie locale des perles de verre plutôt que d'importer de la verroterie toute faite. Ce n'est pas parce qu'on voit dans l'esclavage⁷⁹, quelle que soit la façon dont on le définit, la base essentielle du système économique et social d'Ife qu'il faut décrier celui-ci. L'institution de l'esclavage fournissait l'assise des productions artistiques de la Grèce classique, et nous ne les en admirons pas moins. Il fallait bien payer le cuivre et le laiton d'une manière ou d'une autre, puisqu'il n'y a pratiquement pas de cuivre au Nigéria et que de nombreux documents arabes mentionnent son exportation en direction de l'Afrique occidentale, moyennant un transport coûteux par les routes caravanières venant du Nord, comme on l'a vu à propos d'Igbo-Ukwu⁸⁰. Les autres produits exotiques de luxe coûtaient cher aussi, mais étant surtout périssables, la manière dont ils étaient payés appelle moins d'explications. Peut-être le commerce de la noix de kola était-il très ancien⁸¹ et le kola et l'ivoire aidaient-ils à payer la note⁸². Mais il est difficile d'imaginer quelle marchandise autre que les esclaves aurait pu constituer le principal article d'exportation⁸³. Si le commerce a joué un rôle important dans la formation de l'Etat d'Ife, cela ne signifie pas que la royauté dépendait des personnes qui s'y livraient⁸⁴. Cependant, lorsque le commerce extérieur injecte une richesse supplémentaire dans le système d'échanges local, il accroît considérablement la puissance des chefs qui contrôlent sa distribution.

Un certain nombre d'indices suggèrent une influence venue du Nord — la tradition orale selon laquelle Obatala, créateur de l'humanité, était « blanc »⁸⁵, la technique de moulage du laiton utilisée⁸⁶, et la localisation le long du Niger du groupe des bronzes « tsoede ». Ces derniers proviennent peut-être en majorité d'Owo⁸⁷, et un au moins d'Ife, mais on peut interpréter leur situation le long de la frontière septentrionale du pays yoruba comme une indication de l'importance des mouvements provenant de cette direction⁸⁸.

On a voulu voir d'autres indices de relations avec le Nord dans certains aspects de l'art et de l'architecture de l'ancienne Ife, remontant en dernière analyse au monde nord-africain de la fin de l'époque romano-byzantine et du début de l'ère arabe. On a vu cette « influence » dans l'emploi de l'ornementation en guillochis et de la rosace⁸⁹ dans la maison à impluvium⁹⁰ qui suit le plan de la maison romaine à atrium, et dans les pavages de pierres et de

79. M. Mason, 1973, p. 453.

80. T. Shaw, 1970, p. 278-279.

81. N. Levtzion, 1973, p. 181.

82. A. Obayemi, 1976, p. 258.

83. A. G. B. Fisher et H. J. Fisher, 1970; T. Lewicki, 1967*b*, 1971*b*, p. 657; R. Mauny, 1961, p. 379; A. G. Hopkins, 1973, p. 78-83

84. A. Obayemi, 1976, p. 258-259.

85. F. Willett, 1970, p. 304.

86. D. Williams, 1974, p. 179-203.

87. D. Fraser, 1975.

88. T. Shaw, 1973.

89. E. Eyo, 1974, p. 379-390. Elle apparaît probablement aussi dans la figure du poisson à pattes que l'on retrouve dans l'art yoruba et l'art du Bénin; D. Fraser, 1972.

90. F. Willett, 1967, p. 126; G. Connah, 1969, p. 51.

tessons qui ressemblent aux pavages en mosaïques ou en damier⁹¹.

Ces ressemblances sont peut-être fortuites, et des éléments comme les décors de guillochis et de rosaces peuvent facilement être apparus de façon indépendante; de même, la maison à impluvium et le pavage de tessons auraient pu être des solutions locales aux problèmes d'architecture se posant dans un climat très chaud, à forte luminosité et aux pluies saisonnières très abondantes. La combinaison de ces divers indices suggère une influence probable venue du Nord, sans qu'il soit pour autant nécessaire d'invoquer une succession de grandes vagues d'invasion⁹². Peut-être ces données peuvent-elles être considérées, tout comme les mythes fondateurs, comme les preuves de l'instauration du pouvoir politique d'une dynastie étrangère. Toutefois, cette hypothèse non plus n'est pas obligée⁹³, et ces indices de relations avec un univers très éloigné du pays yoruba ne prouvent pas que les arts d'Ife n'étaient pas vraiment indigènes. Le moulage du laiton et la fabrication des perles restèrent probablement une prérogative royale, cette dernière étant peut-être liée à la fourniture de couronnes ornées de perles aux seize souverains yoruba autorisés à les porter en vertu de l'autorité d'Ife⁹⁴.

Si l'on place au XII^e siècle le début de l'apogée de l'ancienne Ife, il y a coïncidence avec la date probable de la pénétration en pays yoruba de ces demandes commerciales des pays du Nord dont elle a su profiter. Peut-être l'empire du Mali était-il trop éloigné pour fournir ce stimulus, et il faut alors se tourner vers les premiers États hawsa, dont l'essor est dû en grande partie à des facteurs économiques⁹⁵. Nous savons qu'à une date ultérieure, Zazzau se spécialisa dans les expéditions esclavagistes en direction du Sud, et peut-être le site urbain maintenant abandonné de Turunku jouait-il ce rôle à une époque plus ancienne; il ne se trouve qu'à 300 kilomètres de Tada, sur le Niger. Malheureusement on sait encore peu de chose, du point de vue archéologique, sur les premiers États hawsa, et le site de Turunku n'a pas encore été fouillé.

91. G. Connah, 1969, p. 50.

92. S. O. Biobaku, 1955, p. 21-23.

93. F. Willett, 1960, p. 232; W. Fagg, 1963, p. 25; D. Fraser, 1972, p. 290.

94. A. Obayemi, 1976, p. 215.

95. R. S. Smith, 1969, p. 187-188.